

vous fermez le livre, certains passages vous laissent un flamboiement dans la mémoire, et vous n'êtes pas en peine pour en retrouver le chapitre et la page. Ce n'est pas que ces morceaux aient été introduits là artificiellement; c'est plutôt que les auteurs dont je parle ont une gamme très étendue et qu'ils savent être parfois sobres et parfois éclatants. On sait que M. Gillet appartient à cette dernière classe d'écrivains. Donnons encore dans son oeuvre (je n'ai guère en main que son *Raphaël*) quelques courtes citations pour faire connaître son tour de main.

LA CERVARA.—“ A deux heures de Rome, ce coin de l'Italie est à peu près sauvage. On y mène une vie que n'a pas avilie le contact du progrès. Vie mâle, noble et rude. On manque de tout. Ce sont encore les moeurs du monde primitif, les habitudes sans âge de l'homme patriarcal. Les figures s'y meuvent, en quelque sorte, dans l'éternel; une cadence du fond des temps rythme des gestes séculaires. Ces paysans sont beaux. Pas une vulgarité, pas une faute de goût. La seule ambition est de ne pas mourir de faim. Passé cela, nul besoin, et la plus magnifique liberté intérieure. On comprend que cette race d'aristocrates exquis ait vu éclore la plus radieuse aventure spirituelle, la dernière création mystique du moyen âge ⁽¹⁾. On se prend, là-haut, à douter de la civilisation. De combien de choses superflues nous nous embarrassons! Combien notre confort a surchargé la vie! Et ce bien-être, dont nous sommes si vains, que ne nous coûte-t-il pas en noblesse et en poésie ? ”

RAPHAËL.—“ Il était délicat et de complexion frêle, pâle sous de longs cheveux noirs. On ne peut dire qu'il fût beau : l'extrémité du nez manque un peu de finesse, le sourcil rond, la bouche grande, donnent à son visage sans accent un air

(1) Saint François d'Assise.